Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 32 (1964)
Heft: 10

Artikel: Autopsie d'un génie
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-569440

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Autopsie d'un génie

par Scorpion

Les éditions du Seuil, à Paris, fidèles à leur tradition, viennent de publier un livre excellent de Claude Martin et intitulé «André Gide par lui-même» (Editions : Ecrivains de toujours). Cet ouvrage nous décrit la vie et la personnalité de l'auteur des «Nourritures terrestres» avec une franchise d'autant plus déconcertante qu'une multitude de faits ont été puisés dans l'œuvre même de l'illustre écrivain. On peut ainsi suivre pas à pas le cheminement d'un drame poignant qui a marqué la production d'un des plus authentiques génies de la littérature française.

Le livre débute par deux confessions, apparemment contradictoires, qui nous situent à la fois l'homme et l'écrivain :

«Je revois aussi une assez grande table, celle de la salle à manger sans doute, recouverte d'un tapis bas tombant; au-dessous de quoi je me glissais avec le fils de la concierge, un bambin de mon âge qui venait parfois me retrouver.

— Qu'est-ceque vous fabriquez là-dessous ? criait ma bonne.

— Rien. Nous jouons.

Et l'on agitait bruyamment quelques jouets qu'on avait emportés pour la frime. En vérité, nous nous amusions autrement : l'un près de l'autre mais non l'un avec l'autre pourtant, nous avions, ce que j'ai su plus tard, ce qu'on appelait «de mauvaises habitudes».

«— Va vite embrasser ta cousine, me dit ma mère lorsque j'entrai dans le salon (Je ne devais avoir guère plus de quatre ans; cinq peut-être). Je m'avançai. La cousine de Flaux m'attira contre elle en se baissant, ce qui découvrit son épaule. Devant l'éclat de cette chair, je ne sais quel vertige me prit : au lieu de poser mes lèvres sur la joue qu'elle me tendait, fasciné par l'épaule éblouissante, j'y allai d'un grand coup de dents. La cousine fit un cri de douleur; j'en fis un d'horreur; puis je crachai, plein de dégoût. On m'emmena bien vite, et je crois qu'on était si stupéfait qu'on oublia de me punir.»

Le rôle de la mère, très important dans la vie de Gide, et celui du milieu protestant dans lequel le jeune André fait ses premiers pas, eux aussi, sont souvent évoqués.

« . . . Surtout elle demeurait trop craintive et peu sûre d'elle. Elle restait soucieuse des autres et de leurs jugements : toujours désireuse du mieux, mais d'un mieux répondant à des règles admises; toujours s'efforçant vers ce mieux, et sans même se douter (et trop modeste pour reconnaître) que le meilleur en elle était précisément ce qu'elle obtenait avec le moins d'effort.»

Les années passant et la personnalité d'André Gide s'affirmant de plus en plus :

«Mon cœur ne bat que par sympathie; je ne vis que par autrui : par procuration, pourrais-je dire, par épousailles, et ne me sens jamais vivre plus intensément que quand je m'échappe à moi-même pour devenir n'importe qui.»

Puis c'est la naissance de son amour pour sa cousine Madeleine Rondeaux. Un amour profond mais essentiellement spirituel qu'on va retrouver d'ailleurs partout. Car Madeleine, c'est l'Alissa de la «Porte étroite», l'Emmannuelle des «Cahiers», la Marceline de l'«Immoraliste» :

«La vie ne m'était plus rien sans elle, et je la rêvais partout m'accompagnant, comme à La Roque, l'été dans ces promenades matinales où je l'entraînais à travers bois. Nous sortions quand la maison dormait encore. L'herbe était lourde de rosée; l'air était frais; la rose de l'aurore avait fané depuis longtemps, mais l'oblique rayon nous riait avec une nouvelleté ravissante. Nous avancions la main dans la main, ou moi la précédant de quelques pas, si la sente était trop étroite. Nous marchions à pas légers, muets, pour n'effaroucher aucun dieu, ni le gibier, écureuils, lapins, chevreuils, qui folâtre et s'ébroue, confiant en l'innocence de l'heure, et ravive un éden quotidien avant l'éveil de l'homme et la somnolence du jour.»

Cette option, de prime abord incompréhensible, met André Gide devant l'alternative entre ses instincts et l'amour pour Madeleine ce dernier impliquant, pour qu'il fût accepté, la répression de sa sexualité.

Gide fait la connaissance de Mallarmé, de Pierre Louys, de Paul Valéry et celle du «Journal» de l'écrivain genevois Amiel, circonstances capitales qui vont décider de ca carrière.

Les «Cahiers d'André Walter» sont publiés, dans lesquels l'auteur essaie de se définir. Mais l'espèce d'auto-dissection à laquelle s'astreint André Gide n'aboutit qu'à des résultats peu convaincants.

En 1893, fuyant les salons et les mondanités, Gide s'embarque pour l'Afrique du Nord. C'est le coup de foudre à ce point que l'écrivain fera souvent le voyage. Loin de sa famille, loin des contraintes et des critiques, il connaît un charmant épisode, lourd de conséquences :

«(Sur le seuil de ce qu'on appelle : péché, hésitai-je encore ? Non, j'eusse été trop déçu si l'aventure eût dû se terminer par le triomphe de ma vertu — que déjà j'avais prise en dédain, en horreur) . . .

. . . le vêtement tomba; il jeta au loin sa veste, et se dressa nu comme un dieu. Un instant il tendit vers le ciel ses bras fragiles puis, en riant, se laissa tomber contre moi. Son corps était peut-être brûlant mais parut à mes mains aussi rafaîchissant que l'ombre. Que le sable était beau ! Dans la splendeur adorable du soir, de quels rayons se vêtait ma joie ! . . .»

A la suite de cette aventure, qui n'en reste provisoirement qu'au stade d'apprentissage sommaire, André Gide rencontre Oscar Wilde auquel il devra l'affirmation de son attitude morale et celle de ses goûts. Mais il n'en continue pas moins d'établir une stricte différence entre ses sens et son cœur, ce qui justifie à ses yeux son mariage, enfin décidé, avec sa cousine Madeleine. Nous sommes en 1895. Un pas capital a été accompli. Le drame atteint une violence inouïe le jour où Gide a la prétention de contraindre sa femme à modifier sa conception de la vie et des choses. Madeleine ne peut pas comprendre et se détourne avec horreur. «L'Immoraliste» nous renseigne là-dessus :

«Je repense souvent à ces larmes et je crois maintenant que, déjà se sentant condamnée, c'est du regret d'autres printemps qu'elle pleurait.

Je pense aussi qu'il est de fortes joies pour les forts, et de faibles joies pour les faibles que les fortes joies blesseraient. Elle, un rien de plaisir la soûlait; un peu d'éclat de plus, et elle ne le pouvait plus supporter. Ce qu'elle appelait le bonheur, c'est ce que j'appelais le repos, et moi je ne voulais ni ne pouvais me reposer.»

André Gide, qui s'est pris d'amitié pour Henri Ghéon, se lance dans des aventures assez louches :

«A Paris, nous sortions toujours ensemble : théâtre, expositions, banquets, sorties qui se prolongeaient souvent la nuit. Jusqu'à 4 ou 6 heures du matin nous errions autour des Halles, dans des petits cafés louches, au milieu des marlous et des filles, avec des garçons à qui la jeunesse donnait la beauté, vendeurs de drogue parfois ou repris de justice . . .»

Mais, bientôt, c'est la rencontre décisive. André Gide tombe enfin amoureux d'un garçon, Marc Allégret, fils de pasteur, ami de la famille. Pour la première fois de son existence — et quoique tardivement (il a 48 ans !) — il aime totalement :

«Mon ciel intérieur est plus splendide encore. Joie, équilibre et lucidité. Immense étourdissement du bonheur. Ma joie a quelque chose d'indompté, de farouche, en rupture avec toute décence, toute convenance, toute loi. Tout en moi s'épanouit, s'étonne; mon cœur bat; une surabondance de vie monte à ma gorge comme un sanglot. Je ne sais plus rien; c'est une véhémence sans souvenirs et sans rides . . .»

Pour la première fois aussi, Gide trompe réellement Madeleine. La rupture entre eux est consommée et celle-là, déçue, dans un geste insensé, va brûler toutes les lettres que son mari lui a écrites au cours de longues années.

Une période féconde se dessine. Les ouvrages se succèdent les uns aux autres. La NRF voit glorieusement le jour soutenue par une pléiade d'écrivains de valeur.

En compagnie de Marc, André Gide visite l'Afrique équatoriale et s'indigne du sort réservé aux Noirs. Sa voix est entendue et des réformes aussitôt apportées. Tenté par la politique, il fait également le voyage à Moscou (toujours accompagné de Marc). Mais le communisme bientôt le déçoit et il revient de Russie écœuré.

En 1947, il reçoit le prix Nobel de littérature et est nommé docteur honoris causa de l'université d'Oxford. C'est la gloire que les années suivantes ne vont point démentir. Et, à quelques jours de sa mort, qui survient le 19 février 1951, en dépit de ses détracteurs mais admiré de tous, André Gide écrit encore des phrases merveilleuses qui sont une véritable matière à penser :

«Je n'apporte pas de doctrine; je me refuse à donner des conseils et, dans une discussion, je bats en retraite aussitôt. Mais je sais qu'aujourd'hui certains cherchent en tâtonnant et ne savent plus à qui se fier; à ceux-là je viens dire : croyez ceux qui cherchent la vérité, doutez de ceux qui la trouvent; doutez de tout, mais ne doutez pas de vous-même.»